38

749

DISCOURS

SUR

LA CONVALESCENCE DU ROY,

PRONONCÉ

A L'OUVERTURE DES CLASSES.

Par M. CREVIER, Professeur de Rhétorique au College de Beauvais.

Le Lundy 19. Octobre 1744.

A PARIS,

Chez DESAINT & SAILLANT, rue Saint Jean de Beauvais.

M D CC XLIV.

DISCOURS

SUR LA

CONSTRUCTION DU ROY,

DISCOURS
SUR
LA CONVALESCENCE DU ROY.

MESSIEURS,

IL n'eſt point de cœur véritablement François qui ne témoigne par les tranſports les plus vifs la joie qu'il reſſent de poſſéder encore ſon auguſte Monarque, échapé aux dangereuſes atteintes d'une maladie mortelle ; il n'en eſt point qui ne regarde le bonheur dont nous jouiſſons, comme le bienfait le plus ſignalé de la droite du Très-

haut. Frappée du même coup que son Roy, la France entiere s'est vue prête à le suivre dans le tombeau : ranimée par la main qui le relève, elle renaît avec lui. En effet s'il est un peuple qui ne respire que par la Personne Sacrée de son Prince, & qui n'ait de vie que par lui, c'est assurément la Nation Françoise, que son caractére propre lie si intimement à son Roy, qu'elle se croit toute entiere renfermée en lui seul, menacée par les dangers qui le menacent, sauvée par les événemens qui le sauvent. Nous n'avons pas perdu l'esprit & la trace de cet usage mémorable observé de toute antiquité dans les contrées que nous habitons, où l'on voyoit un grand nombre de vassaux dévoués à d'illustres protecteurs s'attacher inséparablement à leur sort, pour vivre & mourir avec eux. Mais ce sentiment si tendre & si fidéle, qui partageoit alors la Nation entre plusieurs chefs, ne se rapporte aujourd'hui qu'à un seul, centre unique où se réunissent, où se confondent tous les droits de la Patrie, unique objet par conséquent qui fixe & tourne vers lui tous les cœurs.

C'est donc avec raison que la France sauvée par le retour de son Prince à la vie, se livre sans réserve à la joie la plus pure, & que dans un événement si heureux & si désiré, elle adore avec reconnoissance la bonté toute-puissante de Dieu, qui a secouru d'une maniere visible dans ce danger le plus grand, le plus terrible de tous, un Empire florissant que sa main favorable n'a cessé de défendre depuis tant de siécles ; de Dieu qui n'a pas permis qu'un Royaume dont sa protection singuliere avoit élevé la gloire & la puissance au dessus de celle de tous les Royaumes de l'Univers par des titres, des honneurs, & des victoires sans nombre, fût renversé d'un seul coup

par un malheur irréparable, & tombât entraîné par la chûte du ſeul appui qui le ſoutient.

Oui, MESSIEURS, ce trait redoutable qui a fait voler par-tout la plus vive terreur, ce trait dont le Ciel a paru nous frapper dans ſa colere, eſt à mes yeux une marque éclatante de ſa bonté. En effet, s'il eſt permis à de foibles mortels de ſonder avec une ſoumiſſion reſpectueuſe la profondeur impénétrable des ſecrets de l'Etre ſuprême, ne pouvons-nous pas croire avec fondement que ſon deſſein a été de faire connoître à LOUIS quel eſt l'amour de ſes peuples pour ſa perſonne, tandis qu'aux périls de ſa vie LOUIS leur prouvoit ſon affection; & de reſſerrer ainſi, par des gages réciproques d'une tendreſſe ſi vive de part & d'autre, ces nœuds ſacrés tiſſus des mains de Dieu même, qui uniſſent le Souverain & les Sujets?

Qu'il me ſoit permis de m'arrêter ſur une penſée ſi flatteuſe pour nos cœurs. Souffrez qu'interprête fidéle, je vous rende compte à vous-mêmes de vos propres ſentimens; & que, dans un Diſcours de peu d'étendue, je conſidére combien LOUIS eſt aimé des François, combien il les aime. Reſſerré par des bornes étroites que nos uſages ne permettent pas de franchir, je ne puis eſperer de traiter ce double ſujet d'une maniere convenable à ſa dignité; mais quel que ſoit ce Diſcours, la matiere même & les ſentimens dont vos cœurs ſont pénétrés, l'aſſurent d'une attention favorable de votre part.

SI rien n'eſt plus ſatisfaiſant pour un Roy plein de modération & de bonté, que d'être aimé de ſes Sujets; ſi cet attachement des peuples eſt la plus douce récom-

penſe des bienfaits dont il les comble, j'oſe le dire, LOUIS ne peut regarder ſa maladie comme un accident dont il ait lieu de ſe plaindre. Ce n'étoit pas acheter à trop haut prix ces témoignages ſi ſinceres, ſi tendres, ſortis du fond des cœurs avec tant d'effuſion, qui ont fait éclatter notre amour pour lui aux yeux de l'Univers.

Quelle fut la douleur, grand Dieu! quelle fut la crainte qui frappa ſoudain tous les eſprits, lorſque nous apprîmes l'effrayante nouvelle, qu'une maladie dangereuſe arrêtoit le Roy au milieu de ſa courſe, & que ce Prince, dont les feux de la guerre, bravés par ſon courage, avoient reſpecté la tête ſacrée, étoit conſumé par une fiévre ardente dont tout l'art des Médecins ne pouvoit éteindre la violence. Toute la France en allarmes frémit auſſi-tôt, comme une famille qui ſe voit à la veille de perdre un pere. Cette Capitale ſurtout, qui ſe fait gloire de mériter par l'exemple d'attachement, de fidélité, de zéle & d'amour pour ſon Roi, qu'elle offre aux autres villes du Royaume, la ſupériorité que lui donnent ſur elles ſes richeſſes, ſa grandeur, la multitude de ſes habitans; cette ville ſi nombreuſe, malgré la prodigieuſe variété d'eſprits, d'ordres, de conditions qu'elle renferme, n'a plus qu'un ſeul ſentiment, ſe fixe ſur un ſeul objet: une unique penſée s'empare de tous ſes citoyens, un ſoin unique les remplit: ils ne s'occupent que de ce qu'ils doivent craindre pour le Roy, de ce qu'il leur eſt encore permis d'eſpérer. Juſqu'alors la guerre, l'ennemi, l'Italie, la Flandre, l'Allemagne, tournoient les eſprits vers différens points de vûe, & leur cauſoient des inquiétudes quelquefois déplacées. Dans ce moment une ſeule inquiétude ſuſpend, interdit toutes les autres: on ne

parle plus de guerre, d'ennemis : tous enviſagent LOUIS; LOUIS eſt préſent aux yeux de tous. On chercheroit inutilement dans cette conjoncture à diſtinguer le riche du pauvre, le noble du moindre citoyen, le magiſtrat de l'homme du peuple, l'homme de lettres de l'ignorant : une morne triſteſſe qui régne ſur tous les viſages les confond, tous les yeux nagent dans les pleurs : pluſieurs ſe tiennent aux portes de la Ville, jettant des regards impatiens ſur la route par où doivent arriver les lettres, les courriers qui peuvent calmer leurs allarmes, & décider leur affreuſe incertitude : on environne en foule, on aſſiége la maiſon publique où ils ſe rendent; chacun tire à ſoi ceux qui arrivent; on leur demande avec empreſſement ce qu'ils apportent; & ſuivant que leurs réponſes ſont plus ou moins triſtes, les premiers qui les entendent communiquent aux autres leur douleur ou leur joie. La viteſſe incroyable de ces couriers, leur vol rapide ne ſuffit pas même à l'avide curioſité des eſprits inquiets : il faut pour la ſatisfaire placer ſur la route de Metz à Paris des exprès, qui l'inſtruiſent exactement de tous les inſtants par leſquels paſſe une ſanté ſi précieuſe.

Mais le principal ſoin qui réunit la Ville entiere, qui occupe de concert tous ſes habitans, c'eſt celui d'appaiſer la colére du Ciel par la ferveur infatigable de leurs prieres; de fléchir l'Arbitre ſuprême de la vie & de la mort, dont la volonté toute-puiſſante régle la deſtinée des Monarques comme celle du dernier des humains. L'encens fume nuit & jour ſur les Autels : les Temples ſont remplis d'une foule gémiſſante de citoyens conſternés. Tout s'y raſſemble, les deux ſexes, le peuple

& les grands, les enfans mêmes, que le défaut de connoiſſance, que l'indifférence de l'âge pour tout objet qui ſort de leur ſphére n'exemptoit pas de ſentir la vive impreſſion d'un malheur ſi funeſte : la voix des Miniſtres ſacrés ſe confond avec celle du peuple, & toutes enſemble forment de lugubres accords que de fréquents ſanglots interrompent, qu'entrecoupent mille ſoupirs.

Rappellez-vous, MESSIEURS, (car le ſouvenir de la douleur paſſée eſt un ſentiment agréable, ſurtout lorſque les malheurs qui l'ont cauſée ſe terminent par une fin heureuſe) rappellez-vous ce jour qui penſa être ſi fatal à notre Empire, ce jour affreux où nous apprîmes que le Roy étoit près d'expirer, & que les mains glacées de la mort alloient pour jamais fermer ſes paupiéres ; ce jour où nos pleurs redoublerent à la vûe d'une REINE fondante en larmes, qui voloit aux derniers embraſſements de ſon auguſte Epoux, ſans avoir même la triſte conſolation d'être aſſurée de les recevoir ; ce jour plein de trouble & de déſordre, où le départ ſubit de toute la FAMILLE ROYALE, d'un PRINCE les délices de la Nation, de JEUNES PRINCESSES également cheres à un Pere infiniment tendre & aux peuples ſoûmis à ſes loix, découvroit à nos yeux toute la grandeur, toute l'extrémité de notre péril. Aucun de vous ſe ſouvient-il que jamais un jour ſi triſte ait éclairé cette Capitale ? Quelle frayeur par toute la Ville ! quel tumulte ! que de pas incertains, irréſolus ! quelle inquiétude ! quelle pâleur affreuſe ſur tous les viſages ! quelle impatience pour les nouvelles, quelle crainte d'en recevoir ! comment tout paroiſſoit-il enſeveli dans la ſombre horreur d'une morne triſteſſe ! Je n'entreprendrai pas de vous tracer ici une image

image que mon pinceau ne feroit qu'affoiblir. Je dirai tout en un mot : il n'y eut perſonne alors, qui ne déſirât de pouvoir racheter aux dépens de ſa vie des jours ſi néceſſaires à la France ; qui n'offrît mille fois ſa tête pour ſauver celle d'un Prince ſi digne de régner.

Le Ciel a exaucé des vœux ſi juſtes & ſi ſinceres. Touché par nos larmes, il ne nous a point ôté notre Roy ; il n'a fait qu'augmenter notre attachement pour lui, par le péril même où il nous a mis de le perdre. La Providence avoit déja, par des menaces ſemblables, quoique moins terribles, réveillé deux fois un amour gravé profondément au dedans de nous-mêmes ; & ce Prince que le devoir ſeul nous rendoit ſi cher, nous eſt encore devenu plus cher en quelque ſorte par trois maladies dangereuſes, dont les deux premieres ont ſucceſſivement attaqué ſon enfance & ſa jeuneſſe, l'autre vient preſque de terminer ſes jours dans la fleur de l'âge viril.

Jouiſſez donc, au milieu des acclamations de toute la France, qui revit avec vous, & qui célébre ſon bonheur par une joie égale à ſa douleur paſſée, jouiſſez, Grand Roy, de l'amour de vos peuples, que vous méritez par tant de titres ; d'un amour que leurs allarmes & leur ſatisfaction prouvent également ; d'un amour dont la ſource eſt tellement dans le cœur, que rien de faux n'en corrompt la pureté.

Ce ſont-là des témoignages auſſi ſolides que naïfs d'une parfaite tendreſſe ; des ſentimens volontaires, qui ne ſont point arrachés par des ordres, mais qui partent avec impétuoſité du fond du cœur ; que ne maſque pas l'ambitieuſe flatterie, mais qui brillent des couleurs ſimples & naturelles de la ſincerité ; que n'altere point en un mot

ce poiſon ſi dangereux au véritable attachement, l'intérêt particulier, mais que fait naître l'intérêt même de l'Etat, dont la conſervation eſt inſéparable de la vôtre. Et quoi de plus juſte qu'une telle tendreſſe ! Quelque vive qu'elle ſoit, peut-elle acquitter vos peuples de ce qu'ils doivent à l'amour bienfaiſant qui vous anime en leur faveur ; & dont vos exploits ſont des preuves ſi éclatantes, que dans la guerre même, au ſein des triomphes, vous vous montrez encore plus le pere de vos ſujets, que le vainqueur de vos ennemis ?

Que ne publie point la Renommée de la grandeur de ces exploits ! Marchant ſur les traces de ſes ayeux, que dis-je ? guidé par ſa ſeule vertu, LOUIS a pris la conduite de la guerre avec le courage qui convenoit à un ſi grand Prince ; il l'a faite avec le ſuccès que méritoit un ſi grand courage. Flandre, théatre ſanglant de tant de victoires qui immortaliſent le nom François, fatale contrée foudroyée tant de fois par LOUIS LE GRAND, n'as-tu pas reconnu en tremblant le petit-Fils de ton vainqueur ? Ne t'a-t-il pas appris que d'un aigle magnanime, il ne ſort point une foible colombe ? Tandis que de longs & pénibles préparatifs, à peine commencés, ſe formant avec lenteur, tiennent occupés ces peuples, que de vaines animoſités, des frayeurs plus vaines encore, ont engagés à joindre leurs forces contre un Roy dont ils ne conſiderent que la puiſſance, ſans être raſſurés par ſa douceur & ſa modération ; tandis que les uns flottent indécis entre la guerre & la paix, que la néceſſité de raſſembler des troupes de diverſes régions éloignées arrête les autres ; plus vîte que les vents & que la foudre, ſous les auſpices de LOUIS, le François a déja forcé trois villes, dépouillé la province

ennemie de trois de ſes plus forts remparts. En vain la ſituation des lieux, les ouvrages dont ils ſont revêtus, des retranchemens, des foſſés en défendent l'abord; en vain la nature & l'art ſe ſont épuiſés de concert pour rendre ces forteresſes inacceſſibles : frappées par le bras redoutable de LOUIS, elles ſont forcées de baiſſer leur front orgueilleux, & les Alliés, ſpectateurs oiſifs de la priſe de leurs villes, gémiſſent d'en augmenter la gloire par la préſence inutile de leurs nombreuſes armées.

Au milieu de tant de raiſons de vous combler d'éloges, nous ſera-t-il permis, Grand Roy, de vous adreſſer une juſte plainte ? Votre généreuſe ardeur vous emporte : & par un excès d'intrépidité, vous mépriſez avec trop de courage cette mort qui s'offre à vous de toutes parts à travers les airs enflammés. Comment vos ſujets ne pâliront-ils pas, lorſque le péril que vous affrontez fait frémir l'ennemi même, & le force de vous faire de vives repréſentations ſur ce cœur magnanime qui fait trop peu de cas de la vie ? Vous viſitez vous-même les travaux, vous animez en perſonne vos ſoldats prêts d'aſſaillir les remparts ennemis. Vous pouvez ſans rien craindre pour votre gloire, vous pouvez être moins prodigue de vos jours, & ſi vous me pardonnez de le dire, vous le devez. C'eſt aſſez pour vos troupes de recevoir les ordres de leur Roy, par la bouche de ſes Généraux. Si le péril que vous courez eſt un nouvel éguillon pour leur valeur, il les fait trembler, il les conſterne. Epargnez une tête, dont la conquête de l'Univers ne pourroit réparer la perte.

Mais tandis que les François triomphans érigent ſur les rives de l'Eſcaut les trophées de tant de victoires conſécutives, une nouvelle imprévûe porte des bords du

Rhin l'épouvante & la terreur. Une armée nombreuſe a franchi ces bornes que la nature ſembloit lui oppoſer : une armée, que dis-je ? un amas irrégulier de barbares & de brigands, ſans diſcipline, ſans mœurs, qui ne reſpectent de loix ni divines, ni humaines, dans le langage deſquels piller, c'eſt combattre ; détruire, égorger, c'eſt faire la guerre ; dépeupler un païs par d'affreux ravages, c'eſt remporter une grande victoire. L'Alſace, cette province depuis un tems aſſez court ſoumiſe à l'Empire François, mais qui, pour la fidélité, ne le céde en rien aux anciennes, eſt dans la plus horrible déſolation. Expoſée à la rage effrenée de ces furieux dont l'inſatiable avarice ne connoît rien de ſacré, elle ſouffre de grands maux, en craint encore de plus terribles.

Quels ſeront, MESSIEURS, dans une ſi fâcheuſe circonſtance, les ſentimens de LOUIS ? Quel eſt le parti qu'il va prendre ? Examinez ſes démarches, & jugez par-là quel eſt le Roy que la bonté Divine vous a donné. Sera-t-il indigné de voir arrêté tout à coup le cours de ſes victoires, de ſe voir forcé de quitter une carriére ſi brillante ? Se réſervera-t-il les expéditions plus aiſées, en chargeant ſes Généraux de celles dont le ſuccès ſera le fruit incertain & pénible de beaucoup de travaux, de périls évidens ? Non, MESSIEURS : c'eſt vers les lieux où la terreur eſt plus grande, qu'il tourne ſes pas. Il proteſte lui-même que Dieu ne l'a placé ſur le Trône que pour défendre ſes peuples ; que ſi les François lui doivent l'obéiſſance, il leur doit ſon ſecours & ſon appui : il n'admet aucun conſeil, aucune priére qui le détourne d'un projet ſi généreux : les peines, les dangers, loin de l'éloigner, ont un charme qui l'attire.

O disposition vraiment royale, digne en même tems d'amour & d'admiration, quoique la violence imprévûe d'une maladie subite en ait arrêté l'effet par un obstacle insurmontable ! Que n'auroit pas fait la présence d'un Prince, dont les auspices, malgré son absence, lors même qu'il luttoit contre la mort, ont été si heureux, ont secouru si puissamment une province désolée, inspiré la terreur & la fuite aux ennemis, rendu le courage & la victoire à nos Alliés ? Je ne crains point de l'avancer hardiment : ce que notre auguste Monarque a fait est éclatant & glorieux, ce qu'il méditoit, devoit l'être davantage ; mais il y a plus d'élévation encore, plus de grandeur dans les sentimens qui sont le principe de ses actions.

Nous pouvons en effet sous un Prince qui joint au courage d'un guerrier l'humanité d'un Roy, nous pouvons, sans craindre de l'offenser, rabaisser l'éclat des triomphes militaires, & combattre avec les armes victorieuses que fourniſſent la raison & l'intérêt de la societé, cette pernicieuse erreur, qui fait consister le comble de la gloire à tremper ses mains dans le sang d'une infinité de malheureux. Et je ne me borne pas ici à ces réfléxions tant de fois réiterées : que les lauriers qu'on cueille dans les combats, n'appartiennent point en propre au Général, mais qu'il les partage avec ses officiers & ses soldats ; qu'il ne peut y avoir aucun mortel, quelque sage, quelque éclairé qu'on le suppose, dont la prévoyance soit assez grande pour s'étendre à tous les cas, le pouvoir assez absolu pour gouverner & diriger à son gré tous les évenemens d'où dépendent les succès de la guerre ; mais que le plus haut degré de la prudence se réduit à sçavoir plier & faire servir à ses projets les occasions que fournit le

hazard. Ces réfléxions ſont vraies, mais il en eſt de plus importantes.

De tous les mortels celui qui approche le plus près de la Divinité, eſt-ce cet ennemi farouche de ſes ſemblables, qui uſe de ſon pouvoir pour les perdre, les dépouiller, les détruire? C'eſt, n'en doutons pas, c'eſt celui qui peut les ſauver, les rendre heureux, & qui ſe plaît à le faire. Rien de plus grand parmi les hommes, que cette puiſſance; rien de plus excellent qu'une telle volonté. A qui donc donnerons-nous le nom glorieux de Héros? A celui qui pacifique par inclination, guerrier par néceſſité, ne ſuſcite point la guerre, & ne la craint pas; qui, pere de ſes citoyens, redoutable à ſes ennemis, eſt ſans paſſion pour les armes, mais s'en ſert pour conſerver la paix, ou pour la rétablir.

La France peut ſe glorifier de compter parmi ſes Rois un grand nombre de Princes animés de cet eſprit bienfaiſant, qui ſoumet l'ardeur pour la gloire aux loix de l'humanité. C'eſt ainſi que nous égalons aux victoires de CHARLEMAGNE, ces larmes pleines de bonté qu'il répandoit en prévoyant les maux & les ravages dont la France, après ſa mort, étoit menacée par des pirates barbares. C'eſt ainſi qu'en liſant avec étonnement les rapides ſuccès qui ſoumirent à LOUIS XII. pluſieurs provinces en Italie, nous donnons encore plus d'éloges au noble déſintéreſſement qui lui fit abandonner ſes conquêtes, de peur d'être obligé, pour les ſoûtenir, de ſurcharger ſes Sujets. Ainſi la France ne ceſſera d'admirer en LOUIS XV. cette diſpoſition toûjours égale à la guerre comme à la paix: elle célébrera à jamais le courage & le bonheur avec leſquels il a manié des armes, dont l'intraitable opiniâtreté

 769.

de ſes ennemis, que n'ont pû vaincre une douceur, une modération ſans bornes, l'a forcé de ſe revêtir pour défendre ſes Sujets.

Non, MESSIEURS, il n'a point pris les armes entraîné par une ambition démeſurée d'étendre ſes frontiéres, par la ſoif inhumaine de lauriers couverts de ſang, par une orgueilleuſe fierté qui refuſe avec hauteur des propoſitions raiſonnables. C'eſt pour nous défendre au peril de ſes jours, c'eſt pour nous préſerver des ravages, des incendies, de mille malheurs prêts à fondre ſur nos têtes, qu'il vole dans ſon camp : il commande en perſonne ; il redouble par ſa préſence la chaleur de la guerre, pour frayer à la paix un chemin & plus ſûr & plus prompt. Il ne veut rien pour lui-même. Content d'un Empire vaſte & floriſſant, qu'il doit à ſes Ayeux, & que la valeur & la ſageſſe de ſon immortel Prédéceſſeur ont moins augmenté que couvert de tous côtés par des forteresſes & des barriéres impénétrables ; il ne deſtine point de ſi grandes forces à opprimer la liberté de l'Europe, comme l'avancent des ennemis jaloux, mais il les employe à lui procurer une paix ſolide qui la rende heureuſe. Plein de reconnoiſſance pour la paix, dans le ſein de laquelle il a été nourri, il lui vouë un éternel amour.

C'eſt cette douceur, cette bonté qui fait la baſe & le fonds du caractere de LOUIS : ſes actions, ſes paroles en portent toutes l'aimable empreinte. Je vous atteſte ici, braves Guerriers, qui ſous un Chef ſi glorieux avez ſoutenu avec joie les travaux & les perils du métier des armes : vous, dont la valeur naturelle, qui paroiſſoit incapable de recevoir le moindre accroiſſement, a puiſé une nouvelle ardeur dans les yeux de votre Roy : dites-

nous par quel charme il a ſçû ſe gagner vos cœurs ; quelle étoit la facilité de ſon abord, la douceur de ſes regards ; combien il étoit avare de votre ſang ; avec quelle humanité il gémiſſoit ſur la mort de ceux d'entre vous qui tomboient à ſes côtés, victimes de leur courage ; avec quelle tendreſſe il ne regardoit comme indigne de la majeſté du Trône, rien de ce qui pouvoit contribuer à votre ſoulagement. Oui, votre Roy n'a pas dédaigné de faire par lui-même l'eſſai de vos aliments. Il eſt entré dans ces maiſons deſtinées à recevoir les malades & les bleſſés ; dans ces lieux, où tous les ſens trouvent des objets qui les révoltent, où le ſpectacle affreux de toutes ſortes de maladies & de bleſſures, où la funeſte image de la mort ſe multiplie à chaque pas : il y eſt entré, que dis-je ? il a eu le courage de les parcourir tout entiéres avec une attention qui marquoit ſon intérêt, d'en interroger les triſtes habitans, d'animer par ſes exhortations le zéle de ceux qui les ſoignent, en un mot, de témoigner par ſes paroles, par l'air même de ſon viſage, par toutes les marques de la compaſſion la plus tendre, ſa bienveillance paternelle pour les ſiens. Quels étoient vos ſentimens à la vûe de tant de bontés, & lorſque vous en éprouviez les effets ? avec quelle vivacité s'enflammoit le feu de votre amour ? combien regrettiez-vous de n'avoir qu'une ſeule vie à ſacrifier pour un Roy ſi bienfaiſant, & ſi aimable !

Un Prince qui plein de vigueur & de ſanté, a fait voir une bonté ſi compatiſſante pour ceux qui ſouffroient de quelque maniére que ce pût être, comment, malade lui-même, connoiſſant par ſa propre experience ce que c'eſt que l'infirmité & la douleur, comment n'auroit-il pas le

cœur

765.

cœur ouvert aux ſentimens les plus tendres ? Auſſi lorſqu'à la premiere lueur d'eſperance que donna la diminution inſenſible du danger, le peuple hors de lui-même dans les tranſports immodérés de ſa joie s'écrioit : » Vive » un Roy ſi cher à ſes Sujets, un Roy ſauvé par la faveur du Ciel, » LOUIS ſe ranimant au bruit de ces acclamations, répond d'une voix encore foible & languiſſante : » Vive mon Peuple, ce Peuple ſi plein d'amour pour ſon Roy ». O parole digne de l'attention de tout l'Univers ! Grande leçon, qui inſtruit à jamais tous les Rois des ſentimens qu'ils doivent avoir pour ceux qui leur obéiſſent ! O admirable combat du Prince avec ſon peuple ! combat digne d'être propoſé pour modéle à ces Nations chez qui l'on voit régner entre le Souverain & les ſujets, ſinon des guerres ouvertes, du moins des défiances, des diviſions, des animoſités continuelles ; chez qui le Peuple ſe vante d'humilier ſes Rois, les Rois ſe font gloire de dérober par artifice ce qu'ils n'euſſent jamais obtenu du conſentement de leurs peuples.

Et ce n'eſt pas à ſes ſujets que ſe borne cette vive tendreſſe de LOUIS : il n'exclut de ſa bienveillance aucun de ceux qui ſont compris dans l'alliance générale dont la nature unit tous les hommes. La férocité même de ſes ennemis, qui ſemblent avoir formé le deſſein exprès de provoquer ſa colére, qui agiſſent comme ſi la guerre n'avoit pas ſes loix auſſi bien que la paix ; tant de barbarie, une cruauté ſi odieuſe ne peut arracher de ce cœur auguſte la douceur qui y réſide. Il défend, il ſauve le citoyen qu'il aime, en plaignant l'ennemi qu'il voit périr. Auſſi eſt-il difficile de décider, ſi ceux mêmes à qui il eſt obligé de faire la guerre, craignent plus ſes armes, ou aiment

davantage ſa perſonne. Vainqueur plein d'humanité, il voit les villes & les peuples l'appeller avec des vœux empreſſés. Ils ſe réjouiſſent d'être vaincus, & ne dattent leur bonheur que du jour qu'ils ont commencé d'obéir à ſes loix.

NOUS donc qui avons reçu du Ciel un ſi grand bienfait, que nous reſte-t-il à ſouhaitter, ſinon que la main à qui nous le devons nous en aſſure la jouiſſance, & que par un effet de la protection divine l'auguſte MAISON DE BOURBON, dont notre Prince eſt la gloire & le chef, cette ſource ſi pure de laquelle ſont ſortis tant de Rois ſi vertueux, ſi dignes d'être aimés, s'accroiſſe par une poſtérité nombreuſe, qui perpétue la félicité publique dans toute la ſuite des ſiécles futurs.

Ce bonheur, l'objet de nos déſirs, nous nous le promettons avec confiance ; nous en avons déja le gage dans le mariage prêt à ſe conclure, du PRINCE héritier de la Couronne. Il s'eſt élévé, ce Prince ſi cher, au milieu des priéres & des vœux de toute la France ; & déja il brûle de marcher ſur les traces du Héros auquel il doit le jour ; déja l'amour de cette gloire que donne la vertu, l'enflamme, & par de vives étincelles découvre la nobleſſe de ſon caractére, annonce des ſentimens dignes de tant de Rois ſes ayeux. Mais avant qu'il lui ſoit permis de ſe livrer à une ardeur ſi louable, il faut que la MAISON ROYALE, que l'Empire François ſoient appuyés par des ſoutiens plus nombreux. C'eſt donc avec une joie pleine d'impatience que la France attend votre arrivée, auguſte INFANTE, ſang de nos Rois, lien précieux des deux branches de Bourbon. Puiſſe le Ciel remplir ſi parfaitement nos eſpérances, que par vous, ce grand nombre d'Héritiers, dont nous

 767.

avons vû le Trône environné, renaiſſe ſous nos yeux, & que vous donniez à la fois l'exemple & les moyens de reſſerrer par de nouveaux nœuds, par de nouvelles alliances, l'union de la Seine & du Tage. C'eſt ainſi qu'une Maiſon, la plus noble, la plus auguſte de l'Univers après celle de Bourbon, mais ſon implacable Rivale, diviſée autrefois en deux branches, s'attachoit à renouveller entr'elles, par de frequents Mariages, la liaiſon que formoit leur origine commune. Ainſi la Race des Bourbons qui, comme un arbre fécond, couvre déja de ſes rameaux différentes parties de l'Europe, par une concorde auſſi aimable qu'avantageuſe, qui rappelle toûjours les branches à leur tige, conſervera ſa ſplendeur, & ne ceſſera d'inſpirer la terreur à ſes envieux, de protéger ſes Alliés, d'aſſurer la paix & la félicité de tous les peuples qui lui obéiſſent, & de procurer à l'Europe une inaltérable tranquillité.

O Dieu! qui élevez LOUIS à un ſi haut degré de gloire, & dont la main paternelle lui fait en même tems, par une inſtruction ſalutaire, ſentir la fragilité humaine, mettez le comble à ce bienfait éclatant de votre miſéricorde. En conſervant des jours précieux, de qui dépendent les nôtres, éclairez ſon Ame de vos vives lumiéres; échauffez-la du feu ſacré de votre Grace. Que digne Héritier de l'Auteur de ſa Race, de ce ſaint Roy *qui fut ſelon votre cœur*, il imite ſi bien ſes vertus, qu'il puiſſe être lui-même pour la Poſtérité un modéle accompli de gloire aux yeux des hommes, & de ſainteté devant Vous.

Permis d'imprimer. A Paris le 7. Octobre 1744.
MARVILLE.